



Naviguer entre le texte et l'écran. Penser la lecture à l'ère de l'hypertextualité

Bertrand Gervais

► To cite this version:

Bertrand Gervais. Naviguer entre le texte et l'écran. Penser la lecture à l'ère de l'hypertextualité.
Dec 2002. sic_00000283v2

HAL Id: sic_00000283

https://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic_00000283v2

Submitted on 13 Dec 2002

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Naviguer entre le texte et l'écran.
Penser la lecture à l'ère de l'hypertextualité**

Bertrand Gervais, études littéraires
UQAM

De nos jours personne n'a le droit de s'entêter sur ce
qu'il « sait faire ». L'improvisation fait la force.
Walter Benjamin

Quel est le statut du texte littéraire sur Internet ? Quel est le statut de tout texte, à l'heure de l'écran relié, c'est-à-dire l'ordinateur ouvert sur un réseau tel qu'il apparaît à l'utilisateur ou au lecteur, et de ses technologies ? À quel type de matérialité sommes-nous conviés ? À quelles formes de lecture ? Sommes-nous vraiment en haute mer sur Internet, comme l'expression consacrée de la navigation le laisse présager ? Naviguons-nous en cyberspace comme en plein océan, avec tout ce que cela suppose de dangers et de possibilités de naufrage ?

Nous sommes confrontés, et nous pouvons en faire aisément le constat, à des formes de plus en plus variées de textes, produits à l'aide de l'ordinateur. Ce sont des textes à la croisée du papier et de l'écran, ou alors n'existant que dans le cyberspace, des productions où le texte et l'image se côtoient selon une logique intermédiatique de plus en plus élaborée, des hypertextes qui nous entraînent dans des labyrinthes narratifs venant, par leur structure même, renouveler les bases de la textualité. Qu'ils soient fonctionnels ou de fiction, ces hypertextes sont distribués sous forme de disquettes ou de cédérom (par Eastgate Systems, entre autres, qui a développé un logiciel, Storyspace, servant à les produire), ou ils sont encore disponibles directement sur des sites consacrés à la littérature ou aux explorations médiatiques. Ces textes peuvent même avoir été écrits en ligne, selon des structures de collaboration plus ou moins

développées. En fait, l'hypertextualité est une caractéristique fondamentale du cyberspace, et la littérature qu'on y trouve en exploite les possibilités à l'aide de programmes sophistiqués.

Aux côtés de ces textes entièrement numérisés s'épanouissent de plus des œuvres hybrides, des livres accompagnés de cédéroms qui offrent une mise en spectacle multimédiatique du texte (*La Suite mongole* de D. Kimm en est un bel exemple¹), des romans où la typographie et la mise en page sont soumises à d'importantes torsions et variations rendues possibles par l'informatisation du processus d'édition des textes (*La Maison des feuilles* de Mark Z. Danielewski), des romans qui jouent sur une forte présence de l'image (les romans illustrés de Nick Bantock ou de Barbara Hodgson, [*La carte tatouée* et *La sensualiste*] ; les romans visuels de Martin Vaughn-James)².

Ces exemples attestent d'une diversité toujours croissante, de nos jours, des situations de lecture et des expériences de la textualité. L'imprimé et le livre rivalisent avec l'écran relié et le livre électronique (e-text ; e-book ; e-ink). Le texte n'existe plus seul ; il côtoie des images et il est intégré à des dispositifs qui l'animent, l'effacent ou l'opacifient à souhait. Ce sont des dispositifs qui en modifient substantiellement la forme ainsi que la texture, et qui exigent en fait de créer un nouveau vocabulaire, voire une nouvelle grammaire. On l'a dit : il faut de nouveaux mots pour rendre compte de cette réalité nouvelle. Pour Georges Landow, par exemple, il est évident, que « Puisque les hypertextes modifient radicalement l'expérience de la lecture, de l'écriture et du texte, comment peut-on, sans chercher à induire en erreur,

¹ Le recueil propose un voyage poétique dans une Mongolie imaginaire, voyage qui ne se limite pas aux mots imprimés sur la page, mais qui est complété par une œuvre multimédiatique. Le livre comprend un cédérom où chaque poème est intégré à un univers visuel et sonore. Des textes sont lus, des fragments apparaissent à l'écran, superposés à des images de steppes et de montagnes où cohabitent aussi des figures humaines et animales, qui flottent à travers l'écran, tandis que des chants mongols retentissent.

² À cette liste peuvent aussi s'ajouter des fictions qui, tout en respectant les paramètres traditionnels de la textualité, intègrent sur le plan du contenu ces nouvelles technologies, des fictions portant par exemple sur le clavardage et les avatars identitaires (*As Francesca* de Martha Baer) ou encore sur les hypertextes de fiction (*Coming Soon !!!*, de John Barth).

employer des termes liés à la technologie de l'imprimerie pour rendre compte de la réalité électronique. » (1992, 41) Roger Chartier suggérait un peu la même chose quand il a avancé que l'actuelle révolution « est une révolution des structures du support matériel de l'écrit comme des manières de lire. » (Chartier 1997, 12-13) Il affirme que la représentation électronique des textes commande de nouveaux rapports à l'écrit, où à la matérialité du livre se substitue l'immatérialité de textes « sans lieu propre » et où « à la saisie immédiate de la totalité de l'œuvre, rendue visible par l'objet qui la contient » succède « la navigation au long cours dans des archipels textuels aux rivages mouvants » (1995, 275). Le navigateur lit-il encore?, se demande Christian Vandendorpe, sachant fort bien que « dans la mesure où il navigue, sa lecture sera hachée, rapide, instrumentale et entièrement orientée vers l'action » (1999, 208) Ollivier Dyens file à son tour la métaphore et suggère que : « Cliquer, surfer, zapper est la structure même de l'apprentissage sur le Web. [...] la connaissance sur le Web ne s'acquiert pas dans le texte lui-même, mais bien dans l'acte de naviguer d'un site à l'autre, d'un texte à l'autre » (2002, 277) Pour lui, d'ailleurs, « Le Web n'est pas un livre. Il n'est pas un texte. Il est donc inutile d'y 'lire' de l'information » (2002, 277).

On comprend, à l'aide de ces quelques, que si le vocabulaire du livre et de la lecture n'est plus adéquat, celui de la navigation semble pouvoir intuitivement le remplacer. La métaphore de la mer et du voyage, impliquée par la navigation, engage à l'exploration ; elle suggère, de façon romantique, des espaces à conquérir, une surface infiniment vaste qui défie l'horizon et qui appelle à la découverte. Cette métaphore n'est pas nouvelle, elle serait même aussi vieille que le monde et, comme le signale Hans Blumenberg, elle a sa contrepartie négative. C'est le naufrage. Dans son essai de métaphorologie sur les figures de la mer et du naufrage, publié initialement en 1979, Blumenberg explique ainsi que :

L'homme conduit sa vie et établit ses institutions sur la terre ferme. Pourtant quand il cherche à saisir le mouvement de son existence dans sa totalité il a recours de préférence aux métaphores du voyage en mer et de ses risques. [...] Deux présupposés déterminent avant tout la charge de signification de la métaphore du voyage en mer et du naufrage : d'une part, la mer comme limite

naturelle de l'espace des entreprises humaines, et, d'autre part, la démonisation de cette même mer en tant que sphère de l'imprévisible, de ce qui n'est pas soumis à une loi, de ce qui trouble l'orientation. (1994, 9-11)

L'aventure en mer n'est jamais sans risques. C'est que celle-ci n'est pas un endroit reposant, elle se profile au contraire comme le lieu de tous les dangers, du naufrage à la noyade, sans oublier les icebergs et le chant de sirènes. Le répertoire des métaphores nautiques de l'existence est riche, affirme Blumenberg, puisqu'on « y trouve les côtes et les îles, les ports et la haute mer, les récifs et les tempêtes, les abîmes et le calme plat, les voilures et la barre, les timoniers et les mouillages, la boussole et la navigation astronomique, les phares et les pilotes. » (1994, 9) Un même foisonnement métaphorique apparaît pour décrire la progression sur Internet, représentée de façon constante par le terme de navigation et ses dérivés (navigation web, multi-navigation, hyper-navigation, etc.), auxquels viennent se greffer les figures du surf, du phare et de la barre (le Communicator de Netscape), de l'île (le site de l'UNEQ, entre autres), etc.

La métaphore de la mer convient bien au cyberspace. Elle rend compte, dans une première conceptualisation, de traits qui lui sont spécifiques³. Car il se présente lui aussi non seulement comme une surface de navigation, mais comme une sphère de l'imprévisible et une nouvelle limite de l'entreprise humaine. Une sphère de l'imprévisible : progresser sur le web, c'est avancer à l'aveuglette et se lancer dans un lieu dont on ne peut anticiper ni forme ni la limite, un lieu qui n'a pas d'espace ou de détermination autre qu'électronique, un lieu de l'aventure. Une nouvelle limite de l'entreprise humaine : le cyberspace est un espace nouveau que l'on ne fait que commencer à définir ; il est une frontière, un territoire limitrophe la maîtrise de l'espace n'est jamais qu'éphémère et où aucune loi ne s'impose de façon

³ Pour Blumenberg, les métaphores apparaissent en effet comme « représentant la sphère qui sert de guide à des conceptions théoriques tâtonnantes, comme l'antichambre de la formation des concepts, comme un expédient au sein de langages spécialisés non encore consolidés », de même que, et plus important encore, comme « un authentique moyen de réaliser la saisie de contextes » (1994, p. 99)

assurée. Sur une mer, tout est toujours à réévaluer et seule la connaissance et la maîtrise de ses propres instruments de navigation permettent de ne pas s'échouer sur le premier récif.

La métaphore de la mer permet cependant deux points de vue : c'est la mer vue du bateau ou la mer aperçue de la terre ferme. L'un et l'autre points de vue impliquent des postures et des rapports à la navigation antithétiques. L'un participe à l'aventure, l'autre en est l'observateur. L'un est dans l'urgence, l'autre dans le confort relatif de son isthme. Les conséquences de cette double perspective apparaissent de façon nette dans la figure de la navigation et de ses rapports à la lecture. Vue de la mer, il semble évident que naviguer n'est pas lire. Comment la navigation, avec tous ses dangers, pourrait-elle être comparée à une promenade à la campagne ? Vue de la terre cependant, *naviguer c'est lire*. Il ne s'agit, de ce point de vue, que d'une pratique de lecture parmi d'autres, même s'il s'agit d'une pratique d'une incroyable nouveauté, d'une pratique qui demande, de ce fait, d'être décrite avec précision, et sans romantisme, afin de bien comprendre ce qui la détermine et la distingue.

Naviguer, c'est lire. Rien de plus, mais aussi rien de moins. La lecture n'est pas un acte unique, une constante toujours identique à elle-même, mais une pratique complexe mettant en jeu un ensemble important de variables, qui en déterminent la forme et les fonctions. Elle met en jeu des rapports de manipulation, de compréhension et d'interprétation, des gestes qui se complètent pour assurer la progression à travers les textes, quels qu'en soient leurs particularités ou leurs supports (Gervais, 2001). En ce sens, naviguer, c'est lire, parce que nos yeux se posent sur du texte et de l'écrit. Les buts peuvent varier d'un contexte ou d'une pratique à l'autre – chercher à grappiller de l'information ou à musarder d'un site à l'autre, faire une analyse rhétorique ou stylistique d'un poème, retrouver le sens anagogique d'un texte sacré –, mais les moyens mis en œuvre sont toujours, d'un point de vue perceptif, les mêmes.

Afin d'éviter d'aller de Charybde en Scylla, il convient en fait de comprendre les contraintes qui pèsent sur la lecture à l'ère de l'hypertextualité et du cyberspace. Cela va impliquer, dans un premier temps, de déterminer exactement ce qui est désigné par le terme de *texte*. Je commencerai donc par proposer une définition du texte, à la suite de quoi je tenterai de décrire le contexte actuel de nos pratiques de lecture et de préciser certaines difficultés que les nouvelles formes de textes leur posent.

La mer vue de la terre ferme

Qu'est-ce qu'un texte ? Nous avons connu, avec le développement des théories littéraires, une grande variété de réponses à cette question. Sans faire un historique complet, on peut se souvenir qu'une attitude régulièrement adoptée voulait que tout ce qui peut être interprété ou montré comme une totalité soit un texte, du vol des abeilles aux interactions humaines. Les définitions restrictives ont parlé plutôt d'un écrit en langue naturelle. Un texte, c'est ce que nous avons sous les yeux. Mais cet écrit doit-il être une totalité cohérente, composée uniquement en langue naturelle et excluant tout schéma, illustration, figure ou diagramme ?

On peut proposer, de façon générale, qu'un texte correspond à un ensemble organisé d'éléments signifiant pour une communauté donnée. Une telle définition vient relativiser le statut du texte, le liant à des ajustements préalables opérés par une communauté interprétative, c'est-à-dire par le regroupement de ceux et celles qui partagent les mêmes stratégies pour lire de même que pour écrire des textes, pour établir leurs propriétés et leur attribuer des intentions (Fish, 1980). Sur la base de ce premier intitulé, on dira de façon plus précise qu'un texte est *un être de langage fixé sur un support et mis en situation*. Un *être de langage* désigne un ensemble d'énoncés qui vient mettre en forme un contenu. La mise en situation renvoie, pour sa part, au fait qu'un texte n'existe que dans sa relation à un lecteur, qu'intégré par conséquent à une situation de lecture, une situation déterminée par un contexte et s'actualisant en diverses pratiques de lecture. Une telle définition rejoint les propositions de

Michel Charles, qui identifie le texte à un tel « être de langage » et qui remarque avec justesse que c'est notre intervention sur ce texte, plus que tout autre chose, qui « le fait exister. » (1995, 47) Un texte n'existe jamais seul, mais uniquement par la lecture. Il est ce que nous en faisons, sa seule autorité étant celle qui nous lui décernons dans nos diverses pratiques.

Cette définition recoupe celle proposée récemment par François Rastier, qui avance pour sa part qu'un texte est : « une suite linguistique empirique attestée, produite dans une pratique sociale déterminée, et fixée sur un support quelconque. » (2001, 21) On remarque d'emblée que la question du support est essentielle à l'établissement du statut des textes. C'est que se trouvent identifiées, par le biais des supports, les modalités concrètes de mise en présence des textes, ainsi que leur part dans les processus de manipulation et de saisie. Sur quoi repose cet être de langage ? Apparaît-il à l'écran ou est-il imprimé sur du papier ? Se présente-t-il seul ou en relation avec d'autres signes ? Quels sont les paramètres de cette mise en présence ? Dans quel contexte est-il lu ?

Description de la mer par la vigie

Pour répondre à cette dernière question, je dirai que l'actuelle diversité des pratiques de lecture et des expériences du texte s'inscrivent dans un contexte culturel et technologique fondamentalement nouveau, dans un contexte que l'on pourrait qualifier de surextension culturelle (Gervais 1998, 7 *et passim*). L'idée d'une surextension culturelle est une conséquence logique de la distinction entre lecture intensive et extensive, issue des travaux des historiens des pratiques de lecture (Chartier 1996), et de sa traduction en termes de contextes culturels et de pratiques de lecture. Le lien entre contexte et pratique en est un d'implication. Toute lecture survient nécessairement dans un contexte dont la description permet d'identifier certains présupposés ou attitudes face à la culture et à ses manifestations.

Notre contexte de surextension culturelle est marqué par l'hétérogénéité des textes lus, non seulement par la diversité des genres et des médias utilisés, mais par celle des cultures impliquées. Il est un contexte de consommation rapide des biens culturels, ce que le terme même de navigation exprime de façon tout aussi précise que métaphorique. La tendance, dans un tel contexte, est à l'accélération. Les textes y sont lus sans grand investissement, lors de traversées rapides ; et, sauf exception, ils sont vite délaissés dès qu'une première saisie a été effectuée. Ces textes ne participent pas d'un canon préétabli, mais sont choisis sans grande motivation préalable. On lit ce qui nous tombe sous la main ou ce qui apparaît à notre écran, sous la simple pression du doigt.

La surextension culturelle favorise un déplacement vers la périphérie d'une culture, vers les traductions, le mélange des genres et des formes, l'introduction de nouvelles technologies et de nouveaux lieux de communication. Elle est marquée par une informatisation de la culture et de la littérature, par la numérisation du donné textuel qui favorise les phénomènes de co-présence du texte et de l'image, de même que la tabularité plus grande du donné textuel tant au plan visuel que fonctionnel (Vandendorpe 1999, 41-50) ; par l'apparition d'un nouveau support de textes, par conséquent, qui change les bases mêmes de la textualité, en modifiant substantiellement les rapports à la linéarité du texte. De fait, en hypertextualité, la linéarité n'est plus un seuil, une donnée fondamentale, voire une contrainte dont on peut chercher à se libérer, elle est devenue une qualité accidentelle. Elle est une propriété qu'on peut tenter de récupérer afin, entre autres, de maintenir intacts les possibilités de raconter des histoires, de maintenir des discours cohérents et organisés, qui requièrent toujours malgré tout une certaine forme de linéarité.

Notre contexte de surextension culturelle est marqué par l'écran relié, sans lui être réductible. La dimension technologique, si elle est prépondérante, n'est qu'un facteur parmi d'autres d'une transformation culturelle majeure. En fait, s'il y a une telle transformation, c'est que deux tendances convergent, l'une nourrissant l'autre. La première correspond à

l'apparition de nouvelles technologies de stockage et de transmission de textes ; la seconde, à des modifications de la structuration même des rapports culturels et identitaires. Je m'arrêterai quelques instants à ces modifications, elles permettent de mieux comprendre l'arrière-plan de nos pratiques de lecture.

Les rapports culturels et identitaires sont en train de passer, pourrait-on dire, d'une logique de la tradition à une logique de la traduction. Ils passent, en fait, de rapports d'identité articulés en fonction d'un centre, qui assure permanence et rayonnement, à des rapports déployés cette fois en fonction d'une périphérie et des échanges entre les cultures. La tradition, comme principe culturel, implique une certaine stabilité, un canon littéraire, par exemple, qui vient confirmer une communauté dans son histoire, dans ses manières d'agir et ses habitudes, dans son identité. La traduction, comme principe, implique des transformations accélérées, des relations multiples qui finissent par servir de principe identitaire. La tradition n'exclut pas les influences, les traductions et les échanges, mais la tendance à la reterritorialisation y est prépondérante. Comme principe identitaire, la traduction favorise, quant à elle, la déterritorialisation, le déplacement vers l'autre. Le mouvement y est centrifuge plutôt que centripète⁴.

⁴ Un exemple du déplacement de ce principe identitaire et de l'impact d'un contexte de surextension culturelle est apparu aux États-Unis dès les années quatre-vingt, lors du débat sur la culture lettrée ou littéracie (« literacy »). Des penseurs plus traditionnels accusaient la nouvelle intelligentsia américaine, plutôt de gauche, de favoriser un éclatement de la culture et une perte des repères culturels, en proposant une révision du canon littéraire, qui ne serait plus articulé autour des auteurs des siècles passés, tous des hommes de race blanche, d'où l'appellation ironique de « Dead White Males » qui s'est vite imposée pour en parler, mais autour de textes littéraires écrits par des femmes, par des auteurs d'horizons culturels variés ou issus de minorités américaines, etc. Cette ouverture à une parole autre, ce refus d'une hégémonie identitaire étaient perçus comme une menace directe à la civilisation états-unienne. Le nouveau canon (un non-canon, est-il plus juste de dire), impliquait une dispersion dangereuse et évidemment réputée nocive pour le tissu social américain.

Le même débat ou un avatar a refait surface, ces dernières années, autour de la mort du livre causée par l'informatisation accrue de la culture et de la littérature. On prétend aujourd'hui que l'ordinateur va tuer le livre et l'humanisme qui lui est associé, comme on affirmait que l'ouverture du canon allait tuer la culture lettrée. Il n'en est rien, évidemment, mais ces débats suggèrent, par leur existence même et leur répétition, que les transformations en cours, facilitant les échanges, les traductions, et les cas d'hybridité culturelle et formelle, ont un impact important sur les définitions de la culture.

L'Internet participe à cette décentralisation des échanges culturels, en court-circuitant de nombreuses institutions et en proposant un réseau qui permet à un individu d'être à l'affût du monde entier, sans quitter des yeux son écran relié, et de participer à des communautés virtuelles, fondées sur une parole en acte plutôt que sur une appartenance sociale. Internet apparaît, de ce fait, comme une hétérotopie (Hert 1999), une utopie réalisée. Mais, cette liberté plus grande accordée à l'individu qui peut diffuser les textes qu'il veut sur Internet, se paye d'une grande précarité institutionnelle. Internet échappe aux mécanismes et dispositifs traditionnels d'institutionnalisation des textes. Rien ne garantit l'autorité, voire l'authenticité de ce qui est dit sur le Web. Rien n'assure d'emblée le sérieux ou la qualité de ce qui a été diffusé. Si un texte est un être de langage qui fait autorité (Charles 1995), celle du texte sur Internet est en pleine construction. Rien n'y est acquis, sauf peut-être pour ces institutions de l'économie du livre qui ont réussi à migrer sur la toile, capital symbolique inclus⁵.

Notre entrée dans un contexte de surextension culturelle est ainsi surdéterminé par la convergence de ces deux transitions, technologique et culturelle. Nous ne savons pas encore exactement ce que permettra de réaliser ce contexte, dont nous ne faisons que commencer à sentir les effets, mais déjà nous pouvons identifier certains facteurs qui influencent nos pratiques de lecture. Ces facteurs, je tenterai maintenant de les décrire en portant une attention particulière au support des textes et aux problèmes que doit résoudre leur manipulation.

⁵ L'exemple des hypertextes de fiction est intéressante à ce titre. Rien a priori ne garantit la qualité d'un hypertexte de fiction sur la toile. Mais il existe maintenant des éditeurs d'hypertextes de fiction, qui constituent des communautés interprétatives au sens fort, des communautés qui s'entendent justement sur la façon de définir, de produire et de lire ces textes. On pense immédiatement à Eastgate Systems (<http://www.eastgate.com/>), qui vend un logiciel pour développer des hypertextes, mais édite aussi des hypertextes de fiction qui ont été faits à l'aide de ce logiciel, de même que des essais sur la façon de les concevoir et de les lire. La précarité institutionnelle du texte a été réglée en occupant l'ensemble des maillons de la chaîne. Il ne reste plus aux lecteurs qu'à emboîter le pas.

Naviguer entre le texte et l'écran

La question est simple : comment manipuler le texte à l'heure de sa « dématérialisation numérique » (Rastier 2001, 21) ? Comment manier ce qui échappe à la main, ce qui glisse entre les doigts, comme de l'eau justement ? Jean Echenoz disait en boutade, dans une entrevue, « C'est très bizarre d'écrire sur un ordinateur, c'est comme sculpter de l'eau. » Que penser alors de la lecture, de la refiguration d'un donné textuel dont le mode de présence est avant tout fugace, médiatisé par un dispositif informatique que nous ne maîtrisons pas encore complètement ?

Nous savons comment manipuler l'objet livre. Pour des littéraires, c'est même une seconde nature. Mais pouvons-nous dire la même chose du texte numérisé ? Lisons-nous à l'écran ou ne faisons-nous que naviguer, nous limitant à une lecture axée avant tout sur la progression et l'action ? Lisons-nous, comme on parle de lire un texte littéraire, c'est-à-dire non seulement en en prenant connaissance, mais en l'analysant, en l'interprétant, en évaluant ses aspects formels et stylistiques, son esthétique ? Sommes-nous capables d'analyser véritablement un texte sur ordinateur ? D'en faire une lecture littéraire, avec ce que cela implique de manipulations et d'étapes ?

Le papier, évidemment, a disparu ; le texte ne peut plus être examiné dans sa totalité, du moins celle à laquelle le livre nous avait habitué, balisée par un poids, un volume, des formes. Le texte n'est plus que ce bombardement, d'une matérialité éphémère, de photons sur l'écran d'un ordinateur. Comment étudier et analyser un tel texte ? Déjà, au cours des siècles, la lecture s'est intériorisée, passant de la lecture oralisée à sa contrepartie silencieuse. L'ordinateur provoque un nouveau tour d'écrou, une intellectualisation accrue de cet acte, où le rôle de l'œil est surdéterminé par la technologisation du mot et du texte.

Internet vient même modifier la texture de cette expérience, en laissant l'impression que l'écriture qu'on y trouve s'est dématérialisée au point de se faire passer pour autre chose, un

cas dérivé d'oralité, par exemple. Nous assistons avec Internet, suggère-t-on régulièrement, à l'expression accomplie d'une oralité seconde, au sens que donne à ce terme Walter Ong (1988), qui s'en sert pour décrire ces situations où la communication orale est médiatisée par l'écrit et la technologie⁶. Mais, cette oralité est avant tout silencieuse, si on oublie le crépitement des doigts sur le clavier ou alors les sons qu'émettent nos logiciels et systèmes d'exploitation. C'est une « oralité non parlée » (Hert 1999, 100) qui reste fondamentalement bancale, liée à l'impossible transparence d'une écriture qui ne s'affranchira jamais de sa spécificité, malgré tout l'attrait du dispositif hétérotopique en jeu. Appliquant le concept de Ong au réseau Internet, Philippe Hert montre comment « la tentation d'une écriture 'quasi orale' correspond à cette volonté de faire fonctionner à plein l'hétéroptopie » (1999, 100). Il affirme ainsi que, dans le cadre de l'Internet, « l'illusion de la communication plus directe, plus transparente, plus immédiate, sans barrières et sans limitations spatio-temporelles, celle-là même prônée par les utopies du cyberspace, se heurte à l'écriture dont elle se sert. » (1999, 102)

Nous sommes en période de transition, ce qui doit se comprendre non seulement en termes d'implantation d'une nouvelle technologie du texte, mais d'une nouvelle configuration de nos pratiques de lecture. Nous sommes en train de passer, selon les uns ou les autres, du papyrus à l'hypertexte (Vandendorpe 1999), ou du *codex* à l'écran (Chartier 1995), du texte à l'hypertexte (Clément 1995), de la page à l'écran (Autié 2000). On peut minimiser cette transformation ou la redouter (Birkerts 1994), comme on peut en exagérer les conséquences et voir dans l'hypertextualité, par exemple, une nouvelle étape dans la vie du langage (Lévy 2002). Mais, quelle que soit l'évaluation qu'on en fait de cette transition, la reconfiguration

⁶ Pour décrire la textualité invisible impliquée dans toute forme narrativisée présente à la télévision et au cinéma par exemple, présente en fait dans toute transmission rendue possible par la technologie, Ong a proposé le terme d'oralité seconde (*second orality*), par opposition à l'oralité primaire des cultures sans écriture et à la culture lettrée (Ong, 1988).

suscitée par le passage à l'écran relié nous force à réexaminer les gestes essentiels de la lecture, afin entre autres de comprendre les contraintes qu'ils y subissent.

Toute pratique de lecture est constituée de trois gestes : ce sont ceux imbriqués et complémentaires de la manipulation, de la compréhension et de l'interprétation. Ces gestes sont en jeu dans toute situation de lecture et ils sont logiquement impliqués l'un par l'autre. Les trois sont imbriquées et complémentaires ; elles sont en jeu à chaque situation de lecture : lire, c'est toujours manipuler du texte, le comprendre et l'interpréter. Certaines situations peuvent surdéterminer un de ces gestes – favoriser l'interprétation dans le cadre d'une lecture littéraire, par exemple, ou une lecture cursive, comme avec la navigation –, mais leur co-présence et emboîtement constituent le fondement même de toute pratique de lecture. Ils rendent compte à la fois du support de cette pratique, des processus mis en jeu, de même que des relations établies et des résultats obtenus. Or, ce qu'on note actuellement avec la lecture de textes à l'écran, c'est que l'activité même de la manipulation n'a pas encore été totalement assimilée.

Tout lecteur adulte a appris, dès l'enfance, à manipuler des livres, au point où cette activité est prise pour acquies. La force de cet acquis est révélée lorsqu'on observe les nombreuses théories et hypothèses sur la lecture qui ont cours en études littéraires : elles ne prennent pratiquement jamais en considération la question de la manipulation ou de la dimension matérielle du texte lu. C'est que cette dimension a été l'objet d'un apprentissage réussi. Or, avec l'écran relié et ses hypertextes, cet apprentissage reste à faire. D'ailleurs, la métaphore de la navigation est un signe évident d'une manipulation toujours lacunaire. On navigue sur une mer, c'est-à-dire qu'on ne fait que rester en surface d'un lieu qui possède pourtant une densité et une profondeur, même si elles sont différentes de celles de la terre ferme. Il faut apprendre non seulement à naviguer, mais à plonger et à explorer les bas-fonds des mers, à faire autre chose que de prendre connaissance des textes. Il est symptomatique, de plus, que les hypertextes de fiction soient, plus souvent qu'autrement, non pas interprétés et

commentés, mais présentés comme phénomènes. Ils sont l'objet d'un discours sociologique, anthropologique ou technologique et ne donnent que rarement lieu à de véritables analyses de texte.

On voit aisément que le lieu premier de lisibilité de ces formes hypertextuelles n'est pas encore maîtrisé. Ce lieu premier est en-deçà du sémiotique. Il rend compte des modalités d'accès au sémiotique ou, si l'on préfère, de tout ce qui n'est pas sémiotique dans notre rapport aux signes – lieu qui est celui des supports des textes et de la maîtrise des technologies impliquées par ceux-ci.

À quelles difficultés alors fait face la manipulation des nouvelles formes de textes ? En quoi consiste leur illisibilité médiologique ? Certaines difficultés ont été identifiées en cours de route. Une première est évidemment leur nouveauté. Une autre est leur précarité institutionnelle, leur statut dans un cyberspace en mutation accélérée. Une troisième est la numérisation du texte, son écranisation, voire sa dématérialisation. La page qui n'est plus faite de papier mais de photons projetés sur un écran demande de nouveaux outils pour être traitée. Parallèlement à ce mode éphémère de présence, la numérisation entraîne une fonctionnalité additionnelle. D'une part, les mots sur la page-écran ne font pas que dire, ils peuvent aussi agir : ils possèdent une fonction informatique qui permet d'activer des hyperliens, ce qui semble bel et bien être un nouvel acte de langage échappant aux catégories habituelles de la pragmatique. Or, cette fonction informatique des mots agit sur leur fonction sémiotique, selon des modalités qu'il nous reste encore à comprendre. Les mots boutons sont-ils lus de la même manière que les mots sans fonction ? Ont-ils une même densité ? Sont-ils soumis aux mêmes usages ?

D'autre part, la numérisation implique la présence accrue d'une écriture invisible, liée à la programmation. Sur une page de papier, il n'y a rien du texte qui soit invisible. Tout est là, à moins d'aborder le texte dans une perspective génétique, où ce qui est présent n'est qu'une

partie de ce qui a pu être écrit. En termes de lecture cependant, la page ne cache rien. La même chose ne peut être dite d'un hypertexte ou de tout texte sur écran relié. Ces formes dépendent d'une écriture invisible, de liens déjà établis qui sont en opération tout au long de la lecture, d'une programmation qui, bien qu'implicite, structure et organise le donné textuel, transformant par exemple la contrainte de la linéarité en une propriété accidentelle. Comment rendre compte de cette part dans la lecture ?

Une quatrième difficulté est la quantité toujours croissante de textes disponibles dans notre contexte de surextension culturelle. L'accessibilité, qui est une vertu dans le système capitaliste, a pour tribut un flux presque incontrôlable de textes. Selon certains, nous vivons même à l'âge d'un deuxième déluge, qui est le déluge des communications.

Ce déluge change de façon importante notre rapport au texte. Celui-ci n'est plus un objet rare, il est même devenu une menace. Pour filer la métaphore de l'eau, il ne faut plus sortir sa baguette de sourcier pour trouver le texte, mais construire un barrage pour endiguer la masse qui déferle avec lui. Le texte est noyé dans une mer, dont il convient de prendre la mesure. Nous sommes donc confrontés à une situation d'abondance, qui incite à rechercher des techniques d'endiguement. La manipulation, en situation de surabondance, commence en fait par être une non-manipulation. Elle implique de procéder à une sélection. Il faut apprendre à oublier du texte, à développer des stratégies d'oubli, des stratégies intelligentes, si l'on veut, capables de susciter un oubli judicieux. Si nous sommes à l'aube d'une ère cognitive nouvelle, celle-ci semble avoir l'oubli, plus que tout, comme principe structurant.

On remarque d'ailleurs que les chercheurs les plus intéressés à définir la lecture, ces derniers temps, ne sont pas les littéraires mais les linguistes et les chercheurs en sciences cognitives, qui ont entrepris de développer des logiciels d'analyse et de lecture automatique de textes, afin d'en accélérer le traitement. La valeur suprême, dans notre contexte culturel, est la vitesse et, par conséquent, la progression à travers le texte. Or, cette importance toujours

plus grande accordée à la progression se fait au détriment de la compréhension, qui, elle, requiert toujours du temps. Avec une lecture toujours plus rapide, la compréhension se réduit à ses formes les plus simples, elle se résume à une compréhension superficielle, surdéterminée par des approximations et des illusions cognitives.

Le danger qui menace le texte numérisé et accessible est évidemment sa banalisation. Il n'est plus un objet rare ou singulier, mais un objet indéfiniment reproductible et sans aucune valeur d'échange : « Jamais le programme de l'œuvre numérique ne sera nimbé par l'aura d'un manuscrit. » (Rastier 2002, 86) On a pu dire, par le passé, qu'un texte ne valait pas le papier sur lequel il était imprimé. Le texte sur écran n'a même plus ce luxe d'une valeur d'échange établie à la baisse, soit au poids de la rame de papier. Il n'a plus aucune valeur. La médiation par l'ordinateur et ses dispositifs en a rendu la présence immatérielle. Dans le cadre des textes téléchargés, cette immatérialité est caractérisée par une quasi-absence de déterminations spatio-temporelles. Où se trouve le texte que nous lisons ? Quelle en est la source ? Quel est le statut de ce qui apparaît sur l'écran ? Au texte-corps, celui bien matériel de la page et du livre, répond dans le cyberspace le texte-spectre ou fantôme, une figure d'autant plus insaisissable qu'elle est éphémère. On comprend aisément qu'un tel texte numérisé puisse être l'objet d'un plus faible investissement de lecture. La numérisation du texte, gage de sa très grande accessibilité, de sa possibilité d'être présent en un même temps dans différents lieux, sur de multiples écrans, entraîne en fait une perte de valeur symbolique. De tels textes donnent lieu souvent à une infra-lecture et à un infra-savoir (Guillaume 1997).

Une cinquième et dernière difficulté est la complexité même du donné textuel, son caractère essentiellement hybride. On le sait, le texte partage chaque jour un peu plus son espace avec des composantes non textuelles, telles que des images ou toutes formes d'hypocônes, des séquences animées, une bande-son et des fonctions informatiques. L'Internet permet le développement de genres icono-textuels où les rapprochements entre les deux formes se réalisent sous forme de transposition, de collocation, de jonction ou de fusion

intermédiaires (Hoek 2002 ; 1995). Ces relations parlent d'un donné complexe et multiforme qui pose d'importants défis à la conceptualisation et à la description. La numérisation du donné textuel et iconique fait en sorte de généraliser ces relations, ramenées auparavant à des pratiques artistiques spécifiques. Elle en fait le matériau même de nos pratiques de lecture, qui doivent de ce fait apprendre à manipuler non seulement des textes dématérialisés, dans un contexte de surproduction, mais encore des productions icono-textuelles inédites et de plus en plus complexes.

Arrêt sur l'image

Ce ne sont là, évidemment, que quelques facteurs qui militent en faveur d'une réévaluation de nos expériences d'une textualité dont l'actuelle diversité apparaît d'emblée comme un important défi. Notre actuel contexte de surextension culturelle, issu de la convergence de deux transformations, l'une culturelle, l'autre technologique, demande en effet de reconfigurer la base de nos pratiques de lecture, de rétablir les rapports de manipulation essentiels à toute progression à travers les textes. De nouveaux supports sont apparus qui déterminent de nouvelles contraintes : il faut apprendre à assimiler ces contraintes, si l'on veut voir se réaliser les promesses de ces nouveaux supports. Nous savons déjà comment lire des textes, nous devons apprendre à naviguer entre le texte et l'écran, à passer de l'un à l'autre, en sachant que nous pouvons frôler chaque fois le naufrage. Il ne s'agit pas de rester sur le rivage, à contempler le spectacle d'une navigation périlleuse, mais de nous élancer instruits peut-être, simplement, de ce que nous avons appris sur la terre ferme.

Bibliographie

AUTIÉ, Dominique, *De la page à l'écran : réflexions et stratégies devant l'évolution de l'écrit sur les nouveaux supports de l'information*, Montréal, ELAEIS, 2000.

BIRKERTS, Sven, *The Gutenberg Elegies. The Fate of Reading in an Electronic Age*, Boston, Faber and Faber, 1994.

BLUMENBERG, Hans, *Naufrage avec spectateur. Paradigme d'une métaphore de l'existence*, Paris, L'Arche éditeur, 1994 (1979).

CHARLES, Michel, *Introduction à l'étude des textes*, Paris, Seuil, 1995.

CHARTIER, Roger, *Le livre en révolutions*, Paris, Textuel, 1997.

CHARTIER, Roger, *Culture écrite et société. L'Ordre des livres (XIVe-XVIIIe siècle)*, Paris, Albin Michel, 1996.

CHARTIER, Roger, "Lecteurs dans la longue durée : du codex à l'écran", *Histoire de la lecture : un bilan des recherches*, R. Chartier, éd., Paris, IMEC éd., Éd. De la maison des sciences de l'homme, 1995, p. 271-283.

CLÉMENT, Jean, « Du texte à l'hypertexte, vers une épistémologie de la discursivité hypertextuelle », dans J.-P. Balpe et al., *Hypertextes et Hypermédias*, Paris, Hermès, 1995, p.263-274.

DANIELEWSKI, Mark Z., *La Maison des feuilles*, Paris, Denoël, coll. « Et d'ailleurs », 2002.

DYENS, Ollivier, « La texture de la nouvelle connaissance », *éc/arts*, Paris, 2002, n° 2, p. 275-279.

FISH, Stanley, *Is There a Text in this Class?*, Cambridge, Harvard U. P., 1982.

GERVAIS, Bertrand, « Sans fin, les terres. L'occupation des sols au risque d'une définition des pratiques de lecture », in *Comprendre et interpréter le littéraire à l'école et au-delà*, Catherine Thauveron, éditeur, Paris, Institut National de Recherche Pédagogique, 2001, p. 37-54.

GERVAIS, Bertrand, "Une lecture sans tradition: lire à la limite de ses habitudes", *Protée*, vol 25, n° 3, hiver 1998, p. 7-20.

GUILLAUME, Marc, « Le luxe de la lenteur », *Les Cahiers de médiologie*, n° 4, 1997, p. 17-31.

HERT, Philippe, « Internet comme dispositif hétérotopique », *Hermès*, Paris, CNRS Éditions, 1999, n° 25, p. 93-107.

HOEK, Leo H., « Timbres-poste et intermédialité. Sémiotique des rapports texte/image », *Protée*, vol. 30, n°2, 2002, p. 33-44.

HOEK, Leo H., « La transposition intersémiotique pour une classification pragmatique », *Rhétorique et image*, Leo H. Hoek et Kees Meerhoff, éd., Amsterdam, Rodopi, 1995, p. 65-80.

KIMM, D., *La Suite mongole*, Montréal, Planète rebelle, 2001.

LANDOW, George P., *Hypertext: the Convergence of Contemporary Critical Theory and Technology*, Baltimore et Londres, Johns Hopkins University Press, 1992.

LÉVY, Pierre, « L'hypertexte, une nouvelle étape dans la vie du langage », *éc/arts*, Paris, 2002, n° 2, p. 104-109.

ONG, Walter J., *Orality and Literacy: The Technologizing of the Word*, New York, Methuen, 1988.

RASTIER, François, *Arts et sciences du texte*, Paris, PUF, 2001.

RASTIER, François, « Écritures démiurgiques », *éc/arts*, Paris, 2002, n° 2, p. 80-91.

VANDENDORPE, Christian, *Du papyrus à l'hypertexte. Essai sur les mutations du texte et de la lecture*, Montréal, Boréal, 1999.